

Bougon anonyme

# Crack à l'hospice

*Le Gang des Vieillards • 1*



Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires  
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ  
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma  
Francesa, récit d'une prostituée*

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com  
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos  
Les Canines dans le pâté  
Les Innommables et autres histoires de Canines  
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

PIERRE CHARMOZ,  
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,  
*Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale*

GASPARD DE LA NOCHE,  
*Luna di Miele et autres histoires de montagne  
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante  
Vapeur mortelle*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques  
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin*

Un monument du xx<sup>e</sup> siècle enfin réédité.

*Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal  
Le Voyage dans les spasmes*

# CRACK À L'HOSPICE





Bougon anonyme

rack  
à l'hospice

*Le Gang des Vieillards • 1*

Sous la Cape



C'est PapyPampers qui a eu l'idée. Vous vous souvenez de lui? l'ancêtre contacté sur *kiffe-un-vieux.com*; il a fait monter au dix-huitième ciel mes copines Silva et Béa. Ah! le sacripant! Avec son déambulateur et son appareil à oxygène, il cache bien son jeu! On est resté en lien, grâce au site. Et, de temps en temps, on se fait une *old partouze* avec des jeunettes que nos corps fripés font kiffer. Je dois reconnaître qu'à côté de ses performances, je suis petit joueur.

Une nuit, pendant que quatre charmantes post-ados roupillaient en tas sur ma moquette, il m'a fait part de son projet: monter un gang de vieillards. Comme je m'étonnais, il m'a affranchi:

– Tu sais, les incivilités des jeunes, j'm'en fous. D'ailleurs, on ne parle jamais des incivilités des seniors, et là, il y aurait beaucoup à dire: les vieilles qui font exprès leurs courses aux heures de pointe pour emmerder les mères de famille, t'as remarqué?

– Ouais! et y'a les petits vieux sournois qui essaient d'utiliser leur décrépitude comme coupe-file dans les queues; ça aussi, ça m'énerve!

– Mais quand même, parfois, il y a de l'abus (je parle des jeunes). Avant-hier, je me baladais tranquillement dans une rue sombre, mal fréquentée paraît-il. Je suis soudain cerné par quatre loubards qui me charrient gentiment: «Alors le vieux, t'as besoin d'un coup de main pour avancer?» Ils me soulèvent du sol et partent au pas de course. Un décroche

mon appareil à oxygène et s'en envoie des giclées dans le nez. Je gueule comme un putois: «Laissez-moi! Laissez-moi!» «Comme tu veux!» Ils m'ont fait tomber, et j'ai eu un mal fou à me relever. Ils sont partis en se tapant dans le dos. «T'as vu, la tronche du vieux! C'est marrant!» J'ai réfléchi à une expédition punitive – c'est des petits dealers et ça les agace que je me promène dans leur secteur. Je peux compter sur toi?

J'ai marmonné un vague «oui» et, comme les quatre ravissantes se désenchevêtraient, nous avons repris nos exercices.

\*

Deux jours après, PapyPampers me téléphone.

– C'est pour ce soir.

– Quoi, ce soir? Une autre partie de jambes en l'air.

J'avais eu un peu de mal à récupérer de la séance précédente; je ne me voyais pas reprendre du service aussi tôt. J'avais même mis ma fiche de *kiffe-un-vieux.com* en stand-by.

– Mais non, vieil obsédé! rigole PapyPampers au bout du fil. L'expédition punitive.

– Euh... de quoi tu parles, là?

– Ben, tu te souviens quand même de notre conversation?

J'avoue le trou noir, l'Alzheimer probable. Un peu agacé, il me rafraîchit la mémoire.

– Je me suis renseigné. Ce soir, ils ont une livraison de crack. On va bien les arranger.

J'ai beau protester que je n'ai pas mon certificat de close-combat et que je crains plus que tout la douleur physique, rien n'y fait. Buté comme seuls les petits vieux peuvent l'être, il me fixe rendez-vous sur les quais, à 23 heures.

– Achète-toi une batte de base-ball et sois à l'heure, hein!



\*

À 23 heures, il pleut, évidemment. Je préférerais poursuivre la lecture de mon excellent polar (*Heidegger contre le D<sup>r</sup> Mabuse*), mais je me résigne à rejoindre mon complice, espérant le ramener à la raison. Arrivé près des arcades qui bordent le quai, je suis hélé d'un discret « psttt ». PapyPampers se tient dans l'encoignure d'une porte cochère et me fait signe de le rejoindre.

– T'as cinq minutes de retard! bougonne-t-il. Ils sont en pleine transaction.

Il me montre deux véhicules – de gros 4x4 noirs tous feux éteints – garés à vingt mètres.

– On laisse les vendeurs partir. Les autres vont vouloir tester la came; ils resteront cinq minutes. On se jette sur eux et on leur pique voiture et marchandise.

Je ne fais pas de remarque désobligeante sur le « on se jette sur eux », mais tente une argumentation rationnelle.

– Hola! Tu y vas un peu fort, non? Ils sont combien dans la voiture?

– Seulement quatre.

– Ah! me voilà rassuré: à deux – plus un déambulateur, il est vrai – c'est du gâteau!

– Je t'ai pas raconté ma vie? Figure-toi que j'étais dans l'antigang. J'étais là quand on a plombé Mesrine. Les techniques de combat, ça me connaît!

Ce curriculum vitae ne me rassure pas, loin de là! PapyPampers prêt à se jeter sur les voyous comme au bon vieux temps de la guerre des gangs à papa. Je serre ma batte flamboyante neuve. La première voiture allume ses phares, démarre en douceur et se perd dans le crachin. Comme l'a prédit PapyPampers, le second véhicule demeure stationné. Au bout de

trois minutes, mon associé s'écrie, tremblotant de la voix et du corps :

– On y va !

Il avance à tout petits pas, bouteille à oxygène arrimée à son dos. Il fait pitié, le vieux débris... Je ne vais pas l'abandonner, même si notre aventure s'achève – au mieux – par des poly-traumatismes et quinze jours d'hôpital. Je le rattrape alors qu'il tente d'ouvrir la portière du conducteur, verrouillée. Je donne un bon coup de batte sur le pare-brise. À l'intérieur, ça s'agite. Malgré les vapeurs de crack, les quatre voyous perçoivent une vague menace à la périphérie de leur territoire. PapyPampers se penche et avec un poignard de commando perce le pneu avant gauche. Je fais de même avec celui de droite (mon poignard est aussi neuf que la batte). Le passager avant déverrouille sa porte et est cueilli d'un swing d'anthologie. Il s'effondre sur le pavé mouillé. Ne perdant pas de temps à expertiser l'état du malfrat, je donne un bon coup sur la tête d'un second voyou, passager arrière droite, qui a eu la mauvaise idée de sortir du véhicule sans regarder. Je fais rapidement le tour du 4x4 par l'arrière et vise la rotule du troisième lascar, seule partie visible de l'individu en train de s'extraire, jambes en avant, de son siège. Il doit avoir très mal, car il pousse un cri horrible. En même temps, une rafale de pistolet-mitrailleur emplît l'habacle de bruit, de fumée et d'impacts de balles : le maladroit, en se rejetant en arrière avec sa rotule en morceaux, s'est crispé sur la détente de son engin et a envoyé la purée à l'égaillé. Pas de chance, c'est son copain conducteur qui a pris, décorant le tableau de bord d'un Jackson Pollock plutôt réussi. « Technique mixte », comme écrivent les experts des salles de vente ; là, je dirais plutôt : « os, cervelle et liquides corporels ».

C'a duré moins de trente secondes, et PapyPampers s'énerve toujours sur la portière avant. Quand il réussit à l'ouvrir, il ne

peut que constater les dégâts. À l'arrière, ayant délaissé son engin de mort, le tireur fou concentre son attention sur son genou, qu'il tient à deux mains; j'en profite pour lui balancer un swing en pleine tronche; sous le choc, un des yeux sort de l'orbite et pendouille, sanguinolent, sur la joue.

PapyPampers se rapproche en tanguant du passager arrière affalé sur le cuir haut de gamme et, prenant un appui incertain sur son déambulateur, enfonce son poignard dans le bide du malfrat, en tournicotant, méticuleux. J'assène quelques coups de batte supplémentaires aux deux voyous allongés sur le quai mouillé, afin d'assurer notre retraite (sans jeu de mots). Puis je m'empare des paquets de came et les fourre en vrac dans le sac à dos avec le poignard et la batte.

– Allez! on se tire.

Je prends PapyPampers par le bras, le rééquipe de son déambulateur, ajuste la bouteille d'oxygène sur son dos et nous disparaissions dans la nuit tandis que mugissent les sirènes de police.

\*

Le lendemain, les quotidiens affichent à la Une: « *Guerre des gangs: deux morts, deux blessés graves* » et relatent avec détails notre petite aventure. « On s'interroge: qui? quoi? pourquoi? » « Le commissaire Migras mène l'enquête. »

J'ai rendez-vous à quatorze heures chez PapyPampers, avec la came. Il habite dans un immeuble assez chic, qui aurait tout de même besoin d'un peu de crème antirides. Comme je pousse la grille d'entrée, une mémé à chienchien; elle sort, tandis que je tiens poliment la porte ouverte. Elle n'a ni regard ni merci pour ma personne.

– Hé, la vieille peau, on pourrait être polie!

Elle se retourne, effarée, puis disparaît en tirant sur la laisse du médor-cador.

Dans l'ascenseur, je fais le bilan express de la nuit. Je n'éprouve aucun remords ni la plus minime compassion pour la famille des « victimes » ; pas plus pour les deux survivants, qui doivent se tortiller sur leur lit de douleur. Sur le journal, les photos des quatre voyous ne laissent d'ailleurs guère de place à l'émotion : des tronches de brutes, les neurones grillés par le crack ; des méchants indubitables, qui ont sûrement un pedigree long comme un discours présidentiel de rentrée, malgré leur jeune âge : l'aîné, chef de bande et conducteur, allait fêter ses 25 ans. Je reconnais aussi, lors de ce bilan introspectif, que la montée d'adrénaline n'est pas désagréable, malgré les courbatures aux bras.

PapyPampers me fait pénétrer dans son royaume. Je râle :

– Tu pourrais aérer, de temps en temps !

Ça sent le vieux, la pisse, le moisi, la saleté. Bref, tout ce dont j'ai horreur et que kiffent les jeunettes que nous levons par wagons entiers.

– Oh ! ça va ! on n'est pas là pour ça ! Montre la came !

J'étale les vingt paquets, bien emballés, sous cellophane.

– Y'en a pour quatre cent mille euros, au bas mot, siffle pépère après examen du lot. On a bien bossé, hier !

Je ne veux pas pinailler ni le contrarier, mais le boulot, c'est surtout moi qui me le suis *cogné* !

– Je connais les filières. Je me charge de la vente.

Je me rebiffe.

– Pas d'accord ! Nous faisons œuvre de salut public. La came, on la détruit.

PapyPampers prend son air mauvais d'ancien des Bat d'Af.

– Dis donc, minable, j'ai pas pris des risques pour qu'on balance la poudre aux cabinets. J'ai des frais et c'est pas avec

ce qu'on gagne qu'on pourra maintenir notre train de vie.

Là, je concède qu'il n'a pas tort : les soirées écornent sérieusement nos bas de laine. Elles sont gentilles avec leur Coca zéro light, mais c'est nous qui fournissons le caviar et le saumon fumé. Je mollis :

– OK pour cette fois. Et on partage 50/50.

\*

« L'enquête et les policiers piétinent » titre *le Parisien hébété*. « Beau zeugma », souris-je en repliant la feuille de chou. De fait, le commissaire Migras n'a pas grand-chose à mastiquer. Nous portions des gants et les rares témoignages ont de quoi laisser dubitatif le plus éveillé des poulets : « Deux vieillards, dont l'un avec déambulateur, auraient été aperçus près du lieu du drame. » Pas sérieux, non ?

Je réactive ma fiche sur *kiffe-un-vieux.com* et lève une Géraldine mutine, qui a un trou dans son emploi du temps d'étudiante en littérature. On s'installe sur le canapé. Après les papouilles d'usage, elle repère *Heidegger contre le D<sup>r</sup> Mabuse* et, tout ébaubie, sort de son mignon sac à dos version peluche en voie de disparition un *Deleuze vs Husserl*. Nous comparons les mérites des deux ouvrages. Géraldine a adoré la scène où Husserl attire le jeune inspecteur Deleuze dans son gourbi et l'attache après l'avoir estourbi. « J'en suis là ! c'est passionnant, et puis il y a plein de gros mots. » Elle lit, page 278 : « Husserl ricana et, s'approchant de l'inspecteur Deleuze, lui tira les cheveux en arrière. – Je vais te déconstruire, minable ! Malgré la souffrance, un fin sourire illumina le visage du policier, qui répliqua : – Essaie toujours de me transcender avec ta phénoménologie, j'en ai vu d'autres, ah ! ah ! ah ! » Je dois reconnaître que ç'a du style ! À mon tour, j'ouvre *Heidegger contre*

*le D<sup>r</sup> Mabuse*, page 187. « Mabuse tenait sa victime contre lui, un scalpel sur la gorge. – Reste où tu es, Heidegger, sinon je la précipite dans le Néant d'où on ne revient pas. Heidegger fut comme paralysé; il se prit le menton et murmura, pour lui-même: "Essence? existence? L'être n'est-il qu'illusion?" » Géraldine adore! Son petit corps se trémousse pendant que je fais la lecture. Elle mime (enfin, je crois) un orgasme, puis se jette sur moi en feulant: « Ah, les cochons, tu vois dans quel état ça me met! »

Nous croquons encore deux ou trois folies, puis, après un dernier bisou, Géraldine se rhabille. Sur le point de quitter mon appartement, son regard tombe sur la Une du *Parisien hébété*.

– Ah! l'affaire du Gang des Vieillards!

– Que dis-tu?

Géraldine a la voix dure, le visage fermé.

– Des salauds qui se sont déguisés en vieillards pour commettre leurs crimes!

– Hum... Les « victimes » (je mime avec les doigts les guillemets) sont tout de même de parfaites crapules: dealers et pire, si ça se trouve.

Géraldine se rassoit et se met à pleurer.

– Oui, sûrement... Sauf un: mon Patou, un jeune et brillant lieutenant de la police criminelle, infiltré. C'était son gros coup. Il était assis à l'arrière et il a eu le temps de voir le masque de celui qui lui a flanqué un coup sur la tête, avec sa batte de base-ball – un sale petit vieillard blême, avec un rictus affreux, et qui bavait!

Panique à bord. J'essaie de me contrôler: un flic infiltré! Et qui pourrait m'identifier! J'espère qu'il est mort...

– Hum... Et il va mieux?

Géraldine m'adresse un beau sourire tout mouillé de

larmes; elle est tellement émue que son *Caramel mou* (c'est mon pseudo sur *kiffe-un-vieux.com*) soit bouleversé par son histoire.

– Oh! oui... La presse a volontairement aggravé l'état des blessés, du moins celui de Patou; en fait, son agresseur n'était pas si costaud que ça – Patou a simulé un évanouissement. Et il a vu nettement le second tueur, celui au déambulateur. « Un vrai débris, celui-là! », qu'il m'a dit. « Et ce devait être un bon acteur, parce qu'il n'avait pas l'air de simuler. »

– Ah! ben dis donc! Ton Patou, il a eu de la chance parce que les autres...

Géraldine prend son air rêveur.

– Comme dans *Deleuze vs Husserl*, page 151: « Le conducteur n'était qu'une flaque de sang où nageaient des confettis d'os, des grumeaux de barbaque, des spaghettis d'intestins. Husserl les avait transcendés en un éclair foudroyant. Quand il découvrit les trois victimes, l'un gisant sur le pavé gluant, le visage en bouillie existentielle; l'autre à l'arrière, les deux jambes en pleine phénoménologie; et le conducteur tel un tableau de Jackson Pollock à sa plus mauvaise période, l'inspecteur Deleuze eut un haut-le-corps qui le secoua de bas en haut, lui déconstruisant les boyaux illico. » Je peux réciter le passage par cœur. C'est marrant, hein! On a l'impression que le Gang des Vieillards le connaît aussi, et qu'ils ont voulu envoyer un message en reproduisant la séquence dans ses moindres détails.

– Tiens! tu as raison... Je n'avais pas fait le rapprochement.

Pour regonfler le moral de Géraldine, je lui souffle dans la bouche – j'y mets aussi la langue pour l'empêcher de parler. Et je réfléchis à la vitesse supraluminique: 1. Effacer ma fiche de *kiffe-un-vieux.com* et prévenir PapyPampers de faire pareil. 2. Ne plus revoir Géraldine. 3. Ne jamais croiser son Patou...

Tiens, au fait, c'est qui pour elle? Je me déventouse et lui pose la question en langage clair et compréhensible :

– Mon petit ami? T'es fou! Il est bien trop jeune! C'est mon frère. D'ailleurs, je dois aller le voir à l'hôpital. Tu m'accompagnes?

Je prétexte un rendez-vous. Géraldine sort de mon appartement et, je l'espère, de ma vie. Je bigophone en ultra-urgent à PapyPampers et tombe sur son répondeur: « *Vous êtes bien chez PapyPampers. Si vous avez plus de 25 ans ou si vous êtes un homme, raccrochez. Mademoiselle, c'est à vous.* » Bien qu'étant de sexe masculin et âgé de plus de 25 ans, je laisse un message vague: « Salut, ici Caramelmou. Faut qu'on se voie pour notre petite affaire. »

\*

Le rendez-vous est fixé à Ataraxia, un immeuble moderne et sans doute hors de prix, mais très laid. Sur la plaque en cuivre astiquée, on peut lire: « résidence seniors ». PapyPampers m'attend dans le hall. Nous nous rendons sans hâte vers un ascenseur vaste comme une salle de danse. Deux décrépées en fauteuil, accompagnées de deux belles Ivoiriennes en blouse blanche, stationnent au fond. On se glisse dans la machine. PapyPampers ne peut s'empêcher de draguer les demoiselles.

– Alors les mignonnes, un bisou express avec un vrai cappuccino?

Les débris en fauteuil s'imaginent sans doute destinataires de l'invitation. La bouche en cul-de-poule édentée, elles postillonnent en direction de mon compagnon, tandis que les deux Africaines restent de marbre – si l'on peut dire. Depuis que nous nous sommes désinscrits de *kiffe-un-vieux.com*, PapyPampers est intenable. Il n'a plus sa cargaison de chair fraîche.



Il parle même de se mettre au crack – il lui en reste une bonne cargaison, c'est d'ailleurs le sujet de notre entrevue. Nous sortons de l'ascenseur au troisième étage, laissant les quatre mignonnes monter vers le ciel.

Chambre 345. Cela doit bien faire un quart d'heure que nous tambourinons à la porte. Finalement, elle s'ouvre. Un vieillard si vieux, si décati, si impotent que PapyPampers, à côté, fait figure de jeune apollon dans un gymnase.

– Marcel!

– Mon Commandant!

Je découvre en même temps le prénom de mon compagnon et l'identité de celui qui nous reçoit. Une heure plus tard, nous quittons l'établissement avec l'assurance: 1. que la police ne nous cherchera pas de poux dans la tête (Marcel est chauve!). 2. que notre came alimentera le petit trafic du «Commandant» auprès des pensionnaires d'Ataraxia si sa qualité est confirmée.

Je n'en reviens pas! La poudre magique circule de la maternelle au mouroir. Comme dit Schopenhauer (dans *Schopenhauer contre Kierkegaard*, chapitre 18, page 221:) «Tu vois, mon vieux Søren, ton concept d'un monde sans péché et sans pardon, c'est comme un paradis terrestre sans coke, ça ne marche pas!»

\*

«Le Gang des Vieillards démantelé» affiche *le Parisien hébété* à sa Une. «Grâce à la perspicacité du commissaire Migras, secondé par le brillant lieutenant Petitpied (qui faillit perdre la vie dans l'opération, rappelons-le), hier matin, un important dispositif de police cernait la maternelle Jules-Supervielle, à Choisy-les-Moquettes dans le hélas! trop

connu 9-3. Les deux bambins appréhendés ne purent expliquer la présence de sachets suspects dans leurs cartables et, malgré leur résistance acharnée, ils furent conduits au poste de police. Deux heures plus tard, ils avouaient l'attaque du 4x4. Les postiches n'ont pas été retrouvés, ni le déambulateur. Les parents, soupçonnés de complicité, ont été incarcérés, ainsi que tous les habitants de la tour Mauve, dans la cité des Fleurs, tristement célèbre pour des faits similaires, qui ont tenté de faire obstruction à la Loi.»

Avec Marcel, nous fêtons l'arrestation des affreux minots en nous offrant une séance d'anthologie: post-ados topmodélisées, Coca light à gogo, et snifette dans les cabinets. Nous nous sommes rebranchés sur *kiffe-un-vieux.com*, mais avons changé de pseudos et de photos. Je m'appelle désormais *Carambar* et lui a choisi *Boulet\_canon*. Au total, l'opération nous a rapporté 235 000 euros (le Commandant a été dur en affaires, ou dur d'oreille, ou les deux, mais il a allongé la moitié de la somme convenue). De quoi voir venir, en se versant des gratifications et des treizièmes mois. Le crime récompensé, en quelque sorte!

AUTRES TEXTES DU BOUGON ANONYME

PARUS SOUS LA CAPE

*Kiffe-un-vieux.com*

*Arnaque à Compostelle*

***Sous la Cape***

collection de littérature élégante et raffinée  
a son siège permanent *in partibus infidelium*.  
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur  
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-236-8

Mise en ligne : juin 2014

Couverture : DR

[www.souslacape.fr](http://www.souslacape.fr)